
CLAUDE BÉBÉAR

MES LÉGENDES DU RUGBY

Oui, d'accord, il y a Basquet, le grand maître pendant des décennies, Dauger au centre, Bergougnan qui, dans les années 1950, avec un ballon qui pesait un âne mort, passait un drop de 50 mètres derrière huit bourrins durs à la tâche, il y a bien sûr les frères Boniface, élégants inventeurs du « cadrage-débordement », l'insaisissable (parce que microscopique ?) Gachassin, Lucien Mias, Aldo Quaglio, Walter Spanghero, Jean Prat « Monsieur Rugby ! », « Pépé du Quercy », Amédée Domenech, Michel Crauste, Jean-Pierre Bastiat, Jean-Pierre Rives et son casque blond qui, tout ensanglanté, ne voulait pas quitter le terrain comme le lui suggérait l'arbitre car il ne voyait pas où aller pour être plus heureux, Serge Blanco à qui une contre-attaque de 100 mètres ne faisait pas peur. La faucheuse Betsen, le rusé Yachvili et tous les autres, champions emblématiques à qui des admirateurs viennent encore, après trente ou quarante ans, demander des autographes. Je ne peux pas les citer tous, raconter leurs exploits et à quoi bon ? Vous les connaissez bien : ils sont la légende du rugby !

Mais pour moi, la légende, c'est aussi ces obscurs, ces sans-grade, joueurs de Saint-Astier (Dordogne) qui, dans des échauffourées épiques, affrontaient Neuvic-sur-l'Isle, Mussidan, Villeneuve d'Agen ou Bourgneuf. J'avais une dizaine d'années, déjà un bras cassé à la suite d'un placage raté et mon rêve était un jour de crocheter comme Jacques Magne (vous ne le connaissez pas), ou enfoncer la mêlée adverse comme Pierre Fonmarty (illustre inconnu) sur la pelouse boueuse de Saint-Astier perdue dans un bois, par ailleurs excellent, à la saison, pour la cueillette des cèpes de Bordeaux.

Ah, ces terrains de campagne ! Pas de tribune, quelquefois des bancs le long de la touche et un public enthousiaste mais, il faut bien l'avouer, un peu chauvin et quelquefois bagarreux. Je me souviens de ce

vieux – il avait bien la cinquantaine – qui commençait à rouler sa cigarette au coup de sifflet d’envoi, courait avec les joueurs, perdait son tabac, en remettait, le reperdait dans sa course, froissait son papier devenu inutilisable et ne réussissait à « s’en rouler une » qu’à la mi-temps et une autre à la fin du match. Certes, un paquet de tabac y était passé, mais que d’émotions et de stress pendant quatre-vingts minutes !

Car les spectateurs faisaient partie du match. On défendait son camp, agressivement parfois. J’ai failli me faire assommer à Bordeaux, parce que je soutenais Bergerac face à Bègles, par une dame par ailleurs respectable, qui me menaçait de son parapluie si je ne la « fermais » pas. Elle, par contre, hurlait de joie lorsque son idole, le trois-quarts-aile Chaban-Delmas, réussissait à percer la défense bergeracoise. Une autre fois, c’est contre l’arbitre que mon voisin dans les tribunes en avait :
102 « Putain con, cet arbitre, c’est pas possible ! » Et au coup de sifflet final, il se précipite sur le terrain. Heureusement, un grand seconde ligne (André Moga, je crois) voit venir le coup, saisit et soulève le bonhomme qui pédale dans le vide et le jette gentiment, mais fermement, hors du terrain. « Tu vois, petit, me dit l’épouse de l’excité, mon mari est un sanguin, mais il s’en tire bien cette fois. »

Je me souviens de quelques belles bagarres sur le bord de touche. Les coups pleuvaient mais, mal ajustés car le déjeuner avait été bien arrosé, ils étaient rarement efficaces. J’ai quand même en mémoire un beau KO qui avait tellement ému les populations que l’arbitre avait interrompu le match pour aller voir ce qui se passait, et les deux équipes, livrées à elles-mêmes sur le terrain, en profitaient pour déclencher une belle bagarre générale. Mais tout rentrait bientôt dans l’ordre et le match pouvait reprendre.

Au lycée de Périgueux, le rugby, bien que n’étant pas au programme du bac, comptait autant qu’une matière principale. En 1950, la finale du championnat cadets de Dordogne s’était terminée par 0 à 0. Il fallait rejouer ; mais quand ? La seule possibilité était un après-midi où certains d’entre nous avaient composition de maths. On avait un impérieux besoin des joueurs concernés (dont votre serviteur). Le conseil des professeurs fit preuve de sagesse : la composition fut reportée. Et bien leur en a pris car les seuls trois points qui nous donnaient la victoire étaient le résultat d’une pénalité bottée par l’un des joueurs qui aurait dû composer. Cela lui valut les chaleureuses félicitations du professeur de maths, navré par ailleurs de lui rendre une copie à laquelle, malgré toute sa bonne volonté, il n’avait pas pu donner plus de 5/20.

C'est au lycée de Périgueux que j'ai fabriqué un international. Capitaine de l'équipe cadette, il me manquait un troisième ligne centre, malencontreusement tombé malade. Que faire ? J'avais un copain de classe, 16 ans, 1,85 m, 83 kg (une belle bête pour l'époque) mais, d'origine alsacienne, c'était un « footeux » qui ne connaissait rien au rugby. Je lui demande d'accepter, pour un match, de jouer le bouche-trou, moyennant, bien sûr, une initiation rapide à ce sport de Méridional. Il accepte et, dans la cour du lycée, à chaque récréation les lundi, mardi et mercredi précédant le match, nous lui enseignons quelques rudiments de ce jeu bien plus complexe que le football. Neuf séances d'une demi-heure ! Le jeudi, il joue plus qu'honorablement et il se découvre une passion pour le ballon ovale. L'année d'après, il est international scolaire et quelques années plus tard, il figurera dans l'équipe de France A, pour ma plus grande joie. Il s'appelait Gilbert Meyer.

103

Tel Quentin Albert qui, comme le raconte Antoine Blondin dans *Un singe en hiver*, « une nuit sur deux, descendait le Yang-Tseu-Kiang dans son lit bateau ¹ », je rêve parfois que je joue au rugby. Et le scénario est toujours le même : je rêve de ce jour de 1956 où, l'équipe des « Conscrits » polytechniciens, dont j'étais capitaine (c'était une manie !), jouait contre les « Anciens ». Nous venions d'encaisser un essai et je remets en jeu. Un avant adverse reprend mal le ballon que je récupère ; par un crochet je me débarrasse d'un demi ; un petit coup de pied par-dessus un troisième larron, un rebond favorable et je me retrouve à une dizaine de mètres des poteaux adverses, sans personne ni derrière ni devant moi. Je ralentis donc ma course et commence à m'incliner pour poser délicatement le ballon entre les poteaux quand, jaillissant du côté droit, un trois-quarts centre que je n'avais pas vu (Cantagrel) me colle un méga tampon et m'écrase à 2 mètres de la ligne d'arrivée. Je croyais accéder au Capitole et je me retrouvais sur la roche Tarpéienne ! Je me réveille alors en sursaut, me rendant compte que je viens de revivre, pour la énième fois, le plus humiliant échec de ma vie.

J'ai cité Antoine Blondin, cet écrivain au talent fou, collaborateur à ses heures de *L'Équipe*, grand amateur de sport, amoureux du rugby qui, jusqu'à la fin de sa vie, a porté, en souvenir fidèle, l'imperméable que lui avait donné un jour son grand ami Guy Boniface. Il a eu, sur le rugby, des formules inoubliables. Écoutez plutôt :

1. La Table ronde, 1959, rééd. 1991.

« Les grands sautent, les petits s’infiltrant, les lourds s’enfoncent, les légers s’évadent et s’il faut de tout pour faire un monde, sur la prairie il faut du monde pour faire un tout². »

Antoine Blondin était très marqué par les valeurs qui sous-tendent le rugby. Il raconte cette anecdote de Jean Prat qui gifle son jeune frère Maurice, très fier d’avoir fait quelques percées spectaculaires, en lui disant: « C’est pour t’apprendre à briller, car sache qu’on ne fait jamais un numéro qu’aux dépens de ses camarades³. »

Et c’est le même Antoine Blondin qui écrit:

« Le rugby est aux antipodes du one man show: il propose un art subtil de la réussite dans l’abnégation et dans l’amitié où l’homme, réputé inachevé par essence, se complète enfin à travers les autres⁴. »

104 Ah, rugby, quand tu nous tiens! Mais le rugby m’a abandonné très jeune, ou plutôt c’est moi qui ai quitté la terre du rugby pour aller vivre à Rouen. Et ce n’est que bien plus tard, aux alentours de la cinquantaine, que j’ai rechaussé les crampons. Nous avions, à AXA, bâti une équipe composée de collaborateurs. Et quelle équipe! Bastiat, Lagisquet, Buffet et Catoni de Toulon, Laroussini de Graulhet, Cathala de Coulommiers, Castanet de Toulouse et quelques autres qui avaient, pour la plupart, joué en nationale. De leur côté, les grandes agences de pub nationales avaient constitué une équipe à qui nous avons lancé un défi. Ils acceptent, non sans quelques réticences quand je leur annonce les noms de nos équipiers. Enfin on joue, gentiment, très gentiment mais un homme de pub, un peu gringalet, veut faire un passage en force: le ballon, sous le bras, la tête baissée, il fonce dans Laroussini qui n’esquisse pas un geste, ne bouge pas d’un millimètre, et l’on entend crac! C’est la clavicule de notre adversaire qui s’est cassée! Le pauvre Laroussini était désolé, lui qui, pour une fois, était doux comme un agneau. J’ai discrètement, mais lâchement, profité de cet incident pour poser définitivement mes crampons. Chaque âge a ses plaisirs!

À part quelques douleurs articulaires, le rugby ne m’aura laissé que de bons souvenirs. Une déception cependant: je n’ai que trop peu connu les fameuses troisièmes mi-temps dont tout vétéran parle avec

2. *Joies du rugby*, Hachette, 1971.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

des trémolos dans la voix. En scolaire, le professeur de gym veillait attentivement sur ses ouailles. Dans le car ou le train qui nous ramenait au lycée, pas de jeune fille, la sobriété était de rigueur et seules quelques chansons paillardes nous permettaient d'extérioriser notre joie ou notre déception. À l'X, même motif, même punition, comme disaient nos adjudants. Le match fini, on montait dans les cars militaires et en route pour l'école. Heureusement que là il y avait un souterrain baptisé le « Styx », que l'encadrement militaire feignait d'ignorer et où le champagne et le VSOP Henry Martin fourni à prix imbattable par un généreux « antique » pouvaient couler à flots. Mais pas d'admiratrices... Non, les seules vraies troisièmes mi-temps que j'aie connues, c'était lorsque, trop rarement, je jouais des matchs amicaux qui opposaient quelques communes voisines – donc ennemies – de mon Périgord natal. C'étaient souvent des orgies sans gloire, parfois sauvées par un copain très drôle ou par quelque émoustillante beauté locale. 105

Et aujourd'hui, mes troisièmes mi-temps de spectateur des tribunes se réduisent à de très sympathiques dîners d'anciens combattants chez Guy Savoy. La plupart des anciens joueurs présents ont été membres de l'équipe de France qui avait gagné le grand schelem de 1977. C'est une troisième mi-temps un peu nostalgique, plutôt calme, mais combien chaleureuse. « On s'abandonne aux délices des commentaires qui sont la partie la plus durable du plaisir⁵ », comme le disait Antoine Blondin. Et les commentaires sont admirablement résumés par le titre du livre des mémoires de Dédé Boniface, *Nous étions si heureux...*⁶.

5. *Rivarol*, 13 décembre 1951.

6. André Boniface, *Nous étions si heureux... Mémoires*, La Table ronde, 2006.

R É S U M É

Les grandes légendes du rugby, tout le monde les connaît. Mais les terrains de nos villages ont aussi leurs légendes qui sont à la fois dans le jeu et sur la touche. Et le rugby scolaire a lui aussi des moments forts où se forment les caractères. Claude Bébéar nous raconte quelques-uns de ses souvenirs d'adolescence et appuie son ode au rugby sur des citations d'Antoine Blondin avant d'évoquer ses troisièmes mi-temps d'aujourd'hui, passées à égrener quelques souvenirs avec des gloires rugbystiques d'antan.